

DIEU

(Du Monde, de Paris).

Ce soir, dans une église, devant l'autel, où à travers le cristal du soleil d'or de l'ostensoir rayonnait la divine hostie, je me suis agenouillé au milieu des fidèles qui adoraient et priaient.

Quel monde d'idées font naître dans les âmes cette prière et cette adoration.

Car c'est une étrange histoire que l'histoire de notre humanité, de notre humanité qui poursuit sa marche à travers les âges, triste souvent, parce que la route est dure, joyeuse d'autres fois, parce que, malgré tout, à certains jours, il y a de beaux astres au firmament.

Elle va son chemin, la pauvre fille du ciel, travaillée par un invincible désir; le désir de posséder son Dieu. Non pas un Dieu quelconque, non pas même le Dieu de l'univers, celui qui a fait les herbes des champs et les arbres de la forêt, celui qui crée les moissons d'or et qui a jeté là haut des myriades d'étoiles, poussières de diamant agitées dans la nuit; non, ce Dieu là ne lui suffit pas. Il lui faut son Dieu à elle, bien à elle, dont elle puisse jouir à son aise et comme égoïstement; d'où il est facile de comprendre comment l'idolâtrie est née du besoin de satisfaire ce désir immuable et d'avoir le divin à sa portée.

Et nous n'adorerons jamais assez l'adorable bonté du Verbe qui a réalisé l'irréalisable problème, le jour où il institua le sacrement qui nous donne Dieu sous une forme à part; sous une forme qui ne le présente pas comme le Dieu de la raison ou le Dieu de la nature, pas même comme Dieu homme, montrant les splendeurs divines à travers le vêtement d'esclave de l'humanité; mais homme Dieu ne s'offrant à nous que sous l'aspect humble et charmant qui le rend accessible à tous. Fait plus considérable qu'on ne saurait l'imaginer, puisqu'il donne la solution du passionnant problème et répond aux questions capitales qui se posent en notre vie, question de notre principe, de notre fin, de nos devoirs, question de Dieu connu, aimé, rencontré.

Sans chercher à comprendre ce qui ne se comprend point, ne vous semble-t-il pas que c'est un immense bonheur pour les croyants d'avoir la révélation nouvelle de la ravissante figure du Seigneur, caché dans l'hostie et qui exerce sur les âmes un si mystérieux attrait; quoique celui qui voudrait essayer de se rendre compte de l'impression reçue n'y trouverait probablement rien de ce qu'il aurait peut-être pensé y trouver.

Car l'Eucharistie, ce n'est pas le fils de l'homme en son humanité, l'enfant Jésus de Bethléem, l'adolescent Jésus de Nazareth, le docteur Jésus des villes et villages de Judée, le thaumaturge Jésus de Cana ou de Béthanie, le martyrisé Jésus du prétoire ou du Golgotha.

Ce n'est pas davantage le fils éternel du Père, dans sa fulgurante splendeur, nous découvrant la beauté et la puissance de celui qui a donné au soleil son vêtement de lumière, qui a jeté l'immense pavillon d'étoiles, pour couvrir la voûte des cieux, qui a donné à la fleur son éclat, au visage humain sa noblesse, à la nature entière l'équilibre et le rythme harmonieux.

Dans l'Eucharistie il y a tout cela sans doute, mais il y a quelque chose de plus que tout cela; dans le premier cas il y aurait pour nous trop d'humain, nous ne saurions pas adorer; dans le second il y aurait trop de divin, nous ne pourrions pas le porter.

Et il faut, se rappelant les profondeurs théologiques de l'ineffable mystère, rester en adoration devant cet état si étrange que l'on ne peut définir, devant cette sorte d'effacement de la divinité et de l'humanité, devant Dieu fait homme admirablement, accommodé aux exigences de notre esprit et de notre cœur.

Alors, en songeant au bien social réalisé par l'institution du Saint-Sacrement et la présence du Seigneur au milieu de nous, on constate le changement radical qu'a subi la conception de l'état païen: la distinction des deux éléments de la société, l'Etat n'étant plus dieu et respectant les créatures de Dieu, les hommes reprenant conscience des sublinités de leur origine et des splendeurs de leur fin; on voit les cirques démolis et on n'entend plus l'atroce *morituri te salutant!* des gladiateurs inclinés devant leurs bourreaux et jetant, au César qui daigne sourire, le salut de ceux qui vont mourir.

Il y a eu, en effet et malgré tout, dans notre corps social, comme un irrésistible envahissement des hommes et des choses par la puissance de l'élément divin; notre société mécréante, roulant vers les abîmes, a essayé de se débarrasser de Dieu, de secouer Dieu, comme une bête de somme qui veut rejeter son fardeau, mais à bout de force elle a poussé son cri de détresse, parce que cette chose là n'est pas possible et que la tenter en un jour de folie lui avait causé une inexprimable douleur.

Car la société peut souffrir aussi cette souffrance qui torture certaines âmes tristes, malades, qui torture les dévoyés, les blessés, les vaincus de la vie, ceux qui meurent de ce mal de désespérance que Musset appelait le mal de Dieu.

Remercions notre Père du ciel de nous avoir faits croyants;

Remercions-le de nous montrer l'Hostie en son apparition rayonnante qui plane sur le monde.

Béni soit le Seigneur!

L'abbé NAUDET.